



Médiévales

Langues, Textes, Histoire

66 | printemps 2014

Harmonie Disharmonie

De l'usage de l'archéogéographie

Hélène Noizet



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/medievales/7285>

DOI : 10.4000/medievales.7285

ISSN : 1777-5892

Éditeur

Presses universitaires de Vincennes

Édition imprimée

Date de publication : 30 juin 2014

Pagination : 179-197

ISBN : 978-2-84292-405-8

ISSN : 0751-2708

Référence électronique

Hélène Noizet, « De l'usage de l'archéogéographie », *Médiévales* [En ligne], 66 | printemps 2014, mis en ligne le 05 juillet 2016, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/medievales/7285> ; DOI : 10.4000/medievales.7285

Tous droits réservés

Hélène Noizet

De l'usage de l'archéogéographie

En 2011, la parution de trois ouvrages revendiquant l'appellation d'archéogéographie a incité la revue *Médiévales* à me solliciter afin de donner un point de vue sur ces travaux¹. Pour les présenter de manière très succincte, je me contenterai de relever qu'il y a deux numéros spéciaux de revues (*Études rurales* et *Les Nouvelles de l'archéologie*), qui ont chacun constitué des dossiers centrés sur l'archéogéographie et coordonnés, le premier, par Ricardo González Villaescusa et, le deuxième, par Magali Watteaux. Le troisième ouvrage est un manuel décrivant les sources et les techniques de l'archéogéographie écrit par Sandrine Robert, qui a fait appel à des contributions ponctuelles sous forme d'encarts documentaires ou techniques.

Étant donné la multiplicité des articles publiés, on ne trouvera pas ici un compte rendu en bonne et due forme de chaque ouvrage, ce qui serait fastidieux, mais plutôt une réflexion² d'ensemble sur l'archéogéographie, dont les bases ont été posées par Gérard Chouquer à partir de 2003³. Issue des recherches menées sur les centuriations dans le cadre de l'histoire et de l'archéologie antiques, cette école de pensée s'est donné comme objet

1. R. GONZÁLEZ VILLAESCUSA éd., *Archéogéographie et disciplines voisines*, *Études rurales*, 188 (2011); M. WATTEAUX éd., *L'Archéogéographie. Un état des lieux et de leurs dynamiques*, *Les Nouvelles de l'archéologie*, 125 (2011); S. ROBERT éd., *Sources et techniques de l'archéogéographie*, Besançon, 2011.

2. Celle-ci a largement bénéficié des discussions nourries au sein de deux groupes de recherche : un groupe auto-baptisé DULAC, rassemblant des géographes, des historiens et des archéologues coordonnés par J. Lévy et moi-même, et un groupe d'historiens médiévistes travaillant sur la formation des communautés d'habitants médiévales à partir des propositions de J. Morsel.

3. G. CHOUQUER éd., *Objets en crise, objets recomposés. Transmissions et transformations des espaces historiques. Enjeux et contours de l'archéogéographie*, *Études rurales*, 167-168 (2003).

les formes planimétriques, observées dans les plans parcellaires et les photos aériennes, en élargissant la focale chronologique chaque fois que nécessaire. Ce faisant, elle s'est constituée en s'ouvrant à la géographie, au droit et à l'anthropologie, et en s'invitant dans d'autres périodes que l'Antiquité romaine, qu'elles soient proto-historique, médiévale, moderne et même contemporaine. L'archéogéographie se donne fondamentalement comme objet l'espace, sans subordonner *a priori* les formes spatiales à une seule période (d'où le terme «géographie» dans archéogéographie et l'absence de «histoire»). Au contraire, l'archéologie travaille, certes sur des vestiges matériels localisés, mais dans une perspective strictement chronostratigraphique, c'est-à-dire en se donnant pour objectif principal d'établir la période de chaque niveau stratigraphique. On pourrait ainsi opposer ces approches centrées l'une sur des spatialités, l'autre sur des localités. L'archéogéographie prend acte de la dimension proprement spatiale des objets, sans se limiter à la seule préoccupation de la datation.

Il me semble particulièrement intéressant de faire le point sur la question compte tenu de la polémique qui entoure ces travaux. Dire que l'archéogéographie suscite des débats passionnés est en effet un doux euphémisme. Les contradicteurs, qui se sont plus particulièrement focalisés sur la thèse de Cédric Lavigne (qui montre les planifications agraires en Gascogne au ^{xiv}^e siècle)⁴, ont écrit des phrases violentes⁵. Depuis, *prE* et *cEntra* s'opposent assez durement. Il me semble utile de relever deux éléments complémentaires pour comprendre la véritable nature des conflits en jeu. D'une part, les contradictions se restreignent à des aspects particuliers et limités de l'archéogéographie, principalement liés aux protocoles techniques, mais sans mettre en œuvre une critique composée et suivie de l'ensemble des propositions archéogéographiques⁶. D'autre part, la violence de ces critiques contraste nettement avec d'autres commentaires qui relèvent l'intérêt de l'archéogéographie. Or, ces derniers

proviennent essentiellement de disciplines autres que l'histoire médiévale : l'anthropologie⁷, le droit⁸, la sociologie⁹.

L'intensité de la violence déployée, ainsi que son aspect très localisé, montrent donc que ces conflits relèvent du champ académique et non scientifique, suivant la distinction établie par Pierre Bourdieu. Ces fortes tensions n'ont que peu de rapport avec la science et ont bien plus à voir avec la compétition interne au sein de la discipline historique, institutionnalisée dans les sections 21 et 32, la suprématie globale de l'université sur le CNRS, la forte concurrence pour les recrutements des chercheurs : le tout engendre des réseaux, cristallisés autour de figures centrales, et qui réactualisent leur solidarité interne par la sociabilité ritualisée des colloques. Bref, toutes choses auxquelles échappent les échanges avec d'autres disciplines académiques¹⁰.

Or, il me semble dommageable que des conflits de ce type marginalisent des apports utiles à l'histoire. D'autant plus que, du point de vue théorique et épistémologique, il existe de fortes similitudes entre certaines propositions archéogéographiques et une évolution majeure de la médiévisique, qui vit un « tournant documentaire »¹¹. C'est pourquoi je m'attacherai ici à présenter les apports de cette école, qui n'est ni celle de ma formation d'origine, ni celle de mon identité professionnelle, mais avec laquelle je me sens en phase. On rappellera tout d'abord que l'archéogéographie propose une lecture des formes planimétriques, fondée sur des compétences géographiques et tirant profit de ce qui est considéré habituellement comme une limite des plans (à savoir qu'on ne peut pas toujours dater une forme). Cette posture fait bouger les lignes en matière d'objets de recherche : c'est pourquoi on évoquera ensuite certains dossiers documentaires, plus particulièrement médiévaux, qui gagneraient à ce que les formes planimétriques et sociales soient analysées conjointement. Enfin, au-delà de la thématique spatiale, on montrera les convergences

4. C. LAVIGNE, *Essai sur la planification agraire au Moyen Âge. Les paysages neufs de la Gascogne médiévale (xiii^e-xiv^e siècles)*, Bordeaux, 2002.

5. Aline Durand parle ainsi du « danger majeur et pervers » et du « nominalisme » de l'archéogéographie : « À la recherche du paysage médiéval. Approches paléo-environnementales », dans B. CURSENTE, M. MOUSNIER éd., *Les Territoires du médiéviste*, Rennes, 2005, p. 363-379. Les comptes rendus de la thèse de C. Lavigne par M. Mousnier (dans les *Annales*) et E. Zadora-Rio (*Archéologie médiévale* et *Medieval Review*) révèlent un art de la plume assassine, quand d'autres font le travail habituel du compte rendu d'ouvrage de manière dépassionnée (V. Bauchet dans *Histoire et Mesure*, J.-J. Schwiien dans *Études rurales*).

6. À propos de C. Lavigne par exemple, la cartographie montrant les régularités des formes agraires n'est jamais critiquée alors qu'elle constitue l'enjeu central de la thèse, tandis que les calculs métrologiques déchaînent les passions.

7. É. LE ROY, « Gérard Chouquer, *La Terre dans le Moyen Âge : anthropologie, drEit, géographie*, Paris, Errance, 2010 », *DrEit & Société*, 78 (2011), <http://www.reds.msh-paris.fr/publications/revue/biblio/ds078-b.htm#4>.

8. L. MAGANZANI, « Romanistica e antropologia per un dialogo interdisciplinare », *Bullettin dell'Istituto di DirittE REmanE*, 106 (2012), p. 137-212.

9. J.-L. FABIANI, « À quoi sert la notion de discipline ? », dans J. BOUTIER, J.-C. PASSERON, J. REVEL éd., *Qu'est-ce qu'une discipline ?*, Paris, 2006, p. 11-34, ici p. 26 ; B. Latour a préfacé l'ouvrage de G. Chouquer, *Quels scénariEs pEur l'histEire du paysage ? OrientatiEns de recherche pEur l'archéEgEgraphie*, Coimbra-Porto, 2007, p. 21-23.

10. Même si les membres des autres disciplines n'échappent évidemment pas à ces logiques en leur propre sein.

11. É. ANHEIM, O. PONCET, « Fabrique des archives, fabrique de l'histoire », *Revue de synthèse*, 125 (2004), p. 1-14 ; É. ANHEIM, P. CHASTANG, « Les pratiques de l'écrit dans les sociétés médiévales (vi^e-xiii^e siècle) », *Médiévales*, 56 (2009), p. 5-10.

épistémologiques entre l'archéogéographie et le tournant documentaire, évoqué ici à partir des travaux de Joseph Morsel et Ludolf Kuchenbuch.

Des compétences proprement géographiques d'interprétation des plans

La base des travaux archéogéographiques repose sur une compétence proprement géographique de lecture des plans parcellaires et des photos aériennes. Les archéogéographes analysent des formes planimétriques avec leur boîte à outils, de la même manière qu'un historien analyse un texte grâce à ses connaissances codicologiques, paléographiques et linguistiques. L'ouvrage coordonné par S. Robert présente une grande partie de ces outils : sur les cartes et les photos aériennes, on recherche par exemple des orientations dominantes plus ou moins régulières (isoclines), des alignements remarquables (iso-axialité), des formes connectées à un point polarisant ou une ligne structurante (morphogène), des périodicités (réurrence de modules de même dimension comme pour les planifications), des discontinuités formelles faisant rupture et traduisant une tension spatiale ou un conflit de formes (parcelles non quadrangulaires, déconnexion entre une voie de grand parcours et l'habitat local...). Ces recherches se font le plus souvent manuellement, par sélection de linéaments repérés sur le document planimétrique, exactement comme un historien extrait, de ses documents écrits, certains mots qu'il considère signifiants. Certaines sélections peuvent toutefois être automatisées grâce au système d'information géographique (recherche des orientations ou des périodicités, par exemple). Les restitutions finales correspondent le plus souvent à des cartes sur lesquelles ne sont représentés que les linéaments sélectionnés (et non pas l'ensemble de la planimétrie). Ces objets extraits d'une planimétrie ou d'une photographie peuvent être associés à d'autres informations qui font sens (relief, réseau hydrographique, topographie historique, structures archéologiques...). Il s'agit donc d'un travail de carto- et de photo-interprétation qui fait parler la matière spatiale. Les restitutions cartographiques ainsi proposées ne sont pas de simples illustrations d'un raisonnement constitué antérieurement et de façon autonome par rapport au document planimétrique. La démonstration se fonde d'abord sur l'identification de formes observées sur les plans parcellaires ; ensuite, ces formes sont articulées, chaque fois que possible, avec les connaissances écrites et archéologiques des sociétés anciennes, sans se limiter à une seule période.

On peut cependant émettre une critique. La question qui vient à l'esprit du non-spécialiste qui observe ces cartes est en général : pourquoi tel linéament a été sélectionné, et pas tel autre qui paraît pourtant similaire ? Pour les analyses automatisées par un système d'information géographique

(SIG), par exemple pour la recherche d'orientation ou de périodicité, la réponse est simple à donner, car les critères des requêtes sont nécessairement définis pour être opérés dans le logiciel. Mais, lorsque la sélection est strictement manuelle, il manque souvent, dans le texte de l'article, la description précise des critères de sélection des linéaments considérés comme morphogénétiques ou qui font rupture dans une planimétrie. S. Robert évoque des cas de repérage des discontinuités, lorsque des formes parcellaires ou viaires font rupture par rapport à leur environnement¹², mais il faudrait indiquer ces critères de choix chaque fois qu'une carte est réalisée. Comment, par exemple, a-t-on articulé les critères de longueur, de forme et d'orientation pour sélectionner les linéaments ou les polygones ? N'a-t-on pris que les segments les plus longs dans une certaine orientation ? A-t-on cherché à repérer une ligne de fuite, en disposant par exemple le plan à hauteur d'œil pour avoir un regard rasant ? Il ne s'agit pas ici de remettre en cause les interprétations cartographiques proposées, mais simplement de rendre plus explicite le travail scientifique réalisé dans ces cartographies.

En effet, bien que n'étant pas traditionnellement le cœur de métier de l'historien ni de l'archéologue, il y a là de réels savoir-faire, qui n'ont rien de naturel, et qui doivent être acquis au terme d'un apprentissage. L'ouvrage coordonné par Sandrine Robert vise à donner aux étudiants les outils de base en la matière¹³. Étant donné l'absence de procédure professionnelle garantissant l'acquisition de ces compétences spécifiques, et comme par ailleurs des figures tutélaires de l'histoire médiévale (Marc Bloch, puis Robert Fossier) ont enrégimenté les plans et les photos aériennes dans la catégorie des sources de l'historien sans les avoir eux-mêmes pratiqués, ces savoir-faire ont été naturalisés et sont souvent perçus aujourd'hui comme évidents. Sauf que, contrairement à la prose de Monsieur Joudain, tout le monde ne sait pas faire de la carto-interprétation sans le savoir. Les archéogéographes n'hésitent d'ailleurs pas à faire le tri entre des formes, qui sont planimétriquement étayées, et d'autres qui sont parfois de pures spéculations¹⁴. Cette critique est légitime et salutaire car elle permet de distinguer les restitutions sérieuses de celles trop hypothétiques pour être cartographiées. C'est par la pratique de l'archéologie préventive que les archéogéographes se sont vus reconnaître cette compétence planimétrique,

12. S. ROBERT, *Sources et techniques...*, p. 152-158.

13. Alors que l'archéologie et les SHS en général vivent un tournant spatial, le cursus en archéologie ne comprend pas d'unités d'enseignement sur les cartes topographiques : il devient nécessaire de former les étudiants à ces documents.

14. R. GONZÁLEZ VILLAESCUA, *Las Formas de los paisajes mediterráneos*, Jaén, 2002, p. 327-344.

eux à qui on commande régulièrement les études documentaires en amont des fouilles archéologiques¹⁵.

Soulignons cependant que les archéogéographes ne sont pas les seuls à disposer de ces compétences. D'autres, notamment les médiévistes, qui ne se réclament pas du tout ou peu de l'archéogéographie, exploitent également ces documents planimétriques¹⁶. C'est donc que la différence est ailleurs.

Étant donné que les plans et photos aériennes objectivent du social par des formes planimétriques, il faut historiciser ces formes objectivées par les documents. Et en cela, l'archéogéographie fait bien, comme d'autres, œuvre d'histoire. Or, tout le monde s'accorde à reconnaître la faiblesse chronologique des documents planimétriques, soit leur impossibilité intrinsèque de dater les formes qu'ils montrent au-delà de la date du plan ou de la photo aérienne, qui est toujours très tardive (xix^e-xx^e siècles). À partir de ce constat, deux grandes manières d'aborder les formes planimétriques peuvent être distinguées, comme l'indique Brigitte Boissavit-Camus¹⁷ : l'une sous la houlette de Gérard Chouquer, l'autre sous celle de Bernard Gauthiez. Si l'archéogéographie a surtout travaillé les formes rurales, Bernard Gauthiez (architecte de formation et très bon lecteur des plans) a d'abord privilégié le terrain urbain. Cependant, cette différence rural/urbain n'est pas du tout signifiante, puisque le premier s'intéresse désormais à l'urbain, tandis que le second a été sollicité pour des formes rurales, notamment par Élisabeth Zadora-Rio. C'est sur le rapport au temps que les approches divergent.

L'approche de Bernard Gauthiez peut être qualifiée de monochrome¹⁸, car elle rapporte une forme repérée en plan à un seul temps, considéré comme le moment fondateur, tandis que son évolution dans le temps se limite à une dégradation, comme si la forme traversait plus ou moins bien les siècles avant d'être fossilisée par le plan. De plus, l'interprétation historique est très morphopolitique car, dès lors qu'une forme planimétrique est identifiée, on cherche le projet du grand homme qui en est à l'origine, grand homme qui est supposé être un puissant personnage, entouré de savants, versés notamment dans la culture géométrique antique. La démarche peut être

inversée (des sources écrites vers les documents planimétriques), mais avec le même prisme morphopolitique : si l'on tient un acteur *a priori* puissant (par exemple une abbaye), on cherche dans les plans de ses terres une forme particulière. Dans les deux cas, on cherche à établir un lien direct entre une configuration sociale ancienne et les plans contemporains. Cette approche, notamment mise en œuvre en Normandie, a trouvé ses limites en Anjou et en Touraine, de l'aveu même de l'archéologue qui a cherché à utiliser cette méthode pour les bourgs fondés par Marmoutier : Élisabeth Zadora-Rio qualifie ainsi de « désordre » l'échec de la mise en correspondance directe des sources écrites avec les sources planimétriques¹⁹.

Si certains s'arrêtent à ce constat d'incommensurabilité entre sources écrites et sources planimétriques, les archéogéographes prennent acte de la pluritemporalité des formes, retournant la faiblesse historique des documents planimétriques. Ils articulent ainsi les différentes époques concernées par ces formes (de la proto-histoire à l'époque actuelle), mais aussi les différentes temporalités (rapports entre ces époques) d'une manière plus riche que la seule datation synchronique, qui pour autant n'est pas écartée. C'est le processus d'ensemble de la transmission d'une forme qui est pris en compte, depuis une période plus ou moins ancienne jusqu'aux documents contemporains, et non pas un seul moment. En effet, une forme planifiée peut s'être développée au cours du temps et avoir servi d'élément structurant pour de nouveaux bâtiments et de nouvelles limites foncières, bien après le moment initial. Contrairement à une approche monochrome, qui rigidifie les formes à un instant T, l'apport de l'archéogéographie consiste à dire que tout ce qui s'est passé ensuite, après le projet, est aussi intéressant et mérite d'être intégré dans un récit scientifique montrant l'ensemble du processus de transmission, même si cela oblige le chercheur à sortir de sa période de prédilection. De même, un moment fondateur n'est pas non plus systématiquement considéré comme initial (les tables rases sont possibles, mais plus rares qu'on ne le dit habituellement) : une fondation peut s'insérer dans un espace ayant déjà une logique d'organisation héritée de la disposition oro-hydrographique et des fonctionnements sociaux antérieurs. En revanche, il est bien admis par les archéogéographes que certaines fondations ont un pouvoir tellement structurant qu'elles peuvent faire disparaître les héritages précédents et/ou se diffuser ultérieurement bien au-delà de leur emprise initiale. Donc l'interprétation du projet, fondatrice dans les études d'architecture et d'urbanisme, n'est pas rejetée par l'archéogéographie, mais elle est simplement remise à sa place dans une chaîne de transmission complexe où alternent des phases de cristallisation et des temps de latence. Le concept

15. Voir É. CAVANNA, S. HURARD, « Archéogéographie et archéologie préventive à la Ferme du Colombier (Seine-et-Marne). Exemple d'une collaboration efficace », *Les Nouvelles de l'archéologie*, 125 (2011), p. 41-46.

16. Voir par exemple les travaux de B. Cursente sur la Gascogne, J.-L. Abbé et L. Schneider sur le Languedoc, L. Bourgeois sur l'Ouest francilien et le Poitou, E. Jean-Courret sur le Bordelais...

17. B. BOISSAVIT-CAMUS, « B. Gauthiez, É. Zadora-Rio, H. Galinié (dir.), *Village et ville au Moyen Âge : les dynamiques morphologiques*, Tours, 2003 », *Revue archéologique du Centre de la France*, 44 (2005), <http://racf.revues.org/548>.

18. J'utilise ce terme pour le distinguer de la synchronie, qui est bien une des modalités possibles de la relation planimétries/textes, mais qui ne préjuge pas de l'unicité du projet, c'est-à-dire de l'accord social qui a produit une forme spatiale.

19. É. ZADORA-RIO, B. GAUTHIEZ, « Morphogenèse des agglomérations en Anjou-Touraine : la place du désordre », dans B. GAUTHIEZ *et al.*, « *Village et ville...* », p. 433-438.

archéogéographique de «transmission», associant «transmission» et «transformation», souligne que la pérennité des formes spatiales n'existe que parce qu'elles sont réappropriées par les sociétés suivantes, qui leur confèrent un sens nouveau et en modifient la matérialité, mais toujours à une échelle très restreinte. Ce qui donne l'apparence d'une continuité résulte en réalité d'une discontinuité permanente: ce n'est que parce qu'il y a de multiples modifications de détail que la structure d'ensemble est transmise.

Ce processus de transmission est globalement considéré comme auto-organisé ou auto-structuré. Le concept d'auto-organisation traduit le fait qu'il n'y a pas un unique grand organisateur²⁰. Il signifie qu'une forme (par exemple une trame parcellaire locale ou régionale) peut constituer un système qui se structure dans la longue durée, de manière discontinue, non pas par un seul projet, mais par différents projets, chaque fois liés à des configurations spécifiques d'acteurs. Ces configurations sont déconnectées les unes des autres (ce ne sont pas les mêmes hommes, qui n'aménagent pas l'espace de la même manière, ni avec les mêmes intentions), et d'échelle variable mais plus limitée que l'ensemble de la forme objectivée dans les plans contemporains. Chacun de ces projets peut, soit réactiver les caractéristiques de la forme héritée des fonctionnements précédents, soit au contraire constituer une bifurcation, plus ou moins importante, qui peut, à terme, modifier la structure du système. Certains projets sont suffisamment forts et d'une ampleur suffisamment grande pour orienter différemment le système formel hérité. Mais la cohérence d'un système formel observé dans les plans contemporains provient le plus souvent d'une série de projets, d'échelle plus ou moins grande (tel paysan creuse des fossés, telle communauté d'habitants défriche un bois, tel seigneur lotit sa censive...), projets entre lesquels la médiation est spatiale et non pas sociale: si les hommes diffèrent d'un projet à l'autre, l'espace hérité du précédent projet peut participer à orienter la configuration spatiale du nouveau projet. Les formes peuvent ainsi se régulariser au cours du temps et gagner en cohérence sans qu'une volonté ait conçu d'emblée l'ensemble de la forme observée en plan. Par exemple, les centuriations étudiées par Robin Brigand en Vénétie²¹ ne se sont matérialisées par des réseaux de voies que progressivement dans le temps, notamment lors des opérations médiévales et modernes de colonisation rurale et de fondations de villeneuves. Lorsque les élites urbaines investirent la Terre Ferme aux XII^e-XIII^e siècles, ou plus tard à l'époque moderne, elles produisirent un espace rural qui s'insère dans le cadre hérité de la centuriation romaine, et qui dès lors le

renforce, sans pour autant que ces élites aient conscience de développer la centuriation. Mieux même, certains secteurs situés sur des *kardines* et des *decumani* de centuriations, bien attestées par ailleurs, n'ont livré aucun niveau antique lors de fouilles archéologiques. Parfois, plusieurs mètres de sédiments (jusqu'à 5 m !) au-dessus des niveaux d'occupation postérieurs se situent précisément sur la limite théorique de ces axes centuriés. C'est que la médiation spatiale se fait non pas à la seule échelle du point ou de la structure archéologique (le fossé ou la voie), mais à celle de l'ensemble du système spatial.

Je partage donc le point de vue de Robin Brigand, qui indique que la centuriation est un «système autonome et résilient, c'est-à-dire capable d'absorber les mutations et de les intégrer dans un cadre dynamique qui s'autoreproduit et s'autoréorganise en dehors des processus de construction intentionnels»²², à une nuance près: il me semble que ce n'est pas «en-dehors des processus de construction intentionnels», mais au contraire à travers la multiplicité de projets intentionnels. Espace auto-organisé et planification ne sont pas pour moi des types à opposer l'un à l'autre, mais à hiérarchiser. Globalement, un processus formel est autostructuré dès lors qu'on l'envisage dans une chronologie dépassant peu ou prou une génération humaine et à une échelle géographique supérieure à celle de quelques unités parcellaires. Mais ce processus se compose lui-même de plusieurs projets, d'envergure et de finalités variables, caractérisées par une intentionnalité à repérer²³, qui sont autant d'étapes, déconnectées les unes des autres, entre lesquelles la médiation est spatiale et non pas sociale.

Ainsi, l'archéogéographie invite à sortir de l'opposition traditionnelle entre formes spontanées et planifiées, comme si celles-ci se situaient au même niveau. Globalement, au-delà de la seule question des formes planimétriques, il me semble qu'à l'échelle des sociétés, les tendances lourdes, les récurrences, les cristallisations sont des processus impensés ou non-conscients²⁴. Pour les formes spatiales, ils se nourrissent de séries, plus ou moins enchaînées, de planifications qui doivent être rapportées à l'échelle circonstanciée de chaque configuration sociale qui initie ou réactualise une forme, et non pas à l'échelle de la forme observable dans

22. R. BRIGAND, «Centuriations...», p. 33.

23. L'intentionnalité n'est pas ici réduite à une approche psychologisante de l'action humaine, mais est conçue comme le résultat de la formalisation de l'accord social, dont il importe d'étudier les diverses modalités: comment les hommes arrivent-ils à se mettre d'accord pour faire ou ne pas faire telle ou telle chose ? (cf. B. LEPETIT, «Histoire des pratiques, pratique de l'histoire», dans Id. éd., *Les Formes de l'expérience. Une autre histoire sociale*, Paris, 1995, p. 9-22).

24. N. ELIAS, *La Société des individus*, Paris, 1991; P. BOURDIEU, J.-C. CHAMBOREDON, J.-C. PASSERON, *Le Métier de sociologue*, Paris, 1967, rééd. 2005, p. 29-34: l'idée de la non-conscience des phénomènes sociaux était déjà présente dans les travaux de K. Marx, M. Weber, E. Durkheim.

20. S. ROBERT, «Des formes et des hommes», *Les Nouvelles de l'archéologie*, 125 (2011), p. 13-17, ici p. 15.

21. R. BRIGAND, «Centuriations romaines dans la plaine alluviale du Brenta (Vénétie)», *Études rurales*, 188 (2011), p. 21-38; Id., «La dynamique parcellaire des paysages centuriés», *Les Nouvelles de l'archéologie*, 125 (2011), p. 18-23.

le plan. La diffusion de ces formes, leur extension géographique et leur réactualisation ne sont pas uniquement le fait de la société productrice de la forme initiale, mais aussi des sociétés postérieures.

Des dossiers documentaires médiévaux à reprendre

À partir de ces propositions, on peut faire une petite liste (non exhaustive) de dossiers qui gagneraient à étudier conjointement les formes planimétriques et sociales, les unes ou les autres étant selon les cas déjà réalisées, mais rarement mises en relation.

Un premier dossier concernerait le fameux *incastellamento*. Pour passionnants que soient les multiples travaux engendrés par ce concept historien pour le moins fécond, ils se sont jusque-là privés de l'articulation des agglomérations villageoises avec leurs finages. La domination du pouvoir seigneurial, qui passe par une nouvelle polarisation sociale des dépendants autour des châteaux au Moyen Âge central, a-t-elle – ou non – un volet proprement spatial ? Les terroirs, les champs, les espaces ruraux sont-ils reconfigurés de manière lourde à l'époque féodale ? La définition initiale du concept par Pierre Toubert intégrait bien cette problématique de réorganisation du finage²⁵, mais n'a jamais été traitée en tant que telle par l'historien qui, à l'instar de son maître en la matière (Marc Bloch), n'étudie aucune forme planimétrique : s'il produit des cartes de localisation des *castra*, il ne traite la question du parcellaire qu'à partir des documents écrits, qui donnent la dimension des parcelles, et à partir desquels il arrive de façon paradoxale à tirer une analyse de type morphologique, mais sans jamais montrer les formes qu'il décrit²⁶ ! De même, l'archéologie, qu'elle se construise pour ou contre l'*incastellamento*, est restée centrée sur la seule échelle de l'habitat castral et n'a pas répondu à ces questions : là non plus, on ne trouve aucun plan parcellaire, ni dans la synthèse d'Étienne Hubert, ni dans les travaux de Ricardo Francovich. On peut faire un constat de même nature pour les travaux sur la morphogenèse des villages circulaires languedociens²⁷, qui, pour s'intéresser au parcellaire, se limitent à celui des seules agglomérations, sans regarder l'articulation avec celui des terroirs agraires environnants. Lors de la publication de synthèse, Pierre Toubert repère bien la lacune des terroirs, mais reste très évasif quant aux possibilités d'étude pour y remédier, quand Miquel Barcelò pointe

plus précisément le manque²⁸. Il serait donc intéressant d'interroger les plans parcellaires et photos aériennes des secteurs italiens déjà fouillés : cela pourrait être l'occasion d'une rencontre fructueuse entre médiévistes et archéogéographes, quels qu'en soient les résultats. En effet, les récentes publications de Cédric Lavigne et de Magali Watteaux montrent des formes polarisantes autour de points morphogénétiques²⁹ ou des terroirs globalement organisés en éventail, comme celles qui ont été repérées dans l'Alentejo, au sud du Portugal³⁰. Il resterait à vérifier si, oui ou non, de telles formes sont repérables pour les sites castraux déjà étudiés. Il n'est pas du tout évident que l'analyse planimétrique soit congruente avec la thématique historique (ou peut-être révélerait-elle des polarités ailleurs qu'aux endroits attendus), mais tant qu'on n'a pas cherché sérieusement, on ne risque pas de trouver.

Un autre dossier concerne la planification agraire liée à la colonisation germanique dans l'Est de l'Europe. Charles Higounet avait publié à la toute fin de sa vie une étude remarquable³¹, y compris parcellaire, qui mériterait d'être reprise et analysée avec les outils de l'archéogéographie. Car dans cet orient germanique, qu'il avait découvert comme prisonnier de guerre pendant la Seconde Guerre mondiale, il a bien observé ces planifications agraires, celles-là mêmes qu'il n'avait pas vues autour des bastides dont il avait pourtant étudié les plans urbains. Au-delà de l'analyse planimétrique des formes parcellaires, il serait intéressant de voir dans quelle mesure cette histoire particulière de la colonisation germanique a été intégrée dans la fabrication de l'identité nationale des nations de la Mitteleuropa, en pratiquant donc une archéologie du savoir, à la manière de Ricardo Villaescusa et Thomas Jacquemin à propos de la *Gallia belgica*, objet ethnique sans revendication nationale³².

Toujours sur la colonisation agraire, il y aurait des dossiers à reprendre concernant la conquête du *contado* par les cités italiennes. Les travaux de Robin Brigand sur les centuriations romaines invitent à s'intéresser aux opérations médiévales de valorisation du sol qui ont fait rejouer la structure antique. Mais, du côté des historiens, cette thématique est aussi importante

25. P. TOUBERT, *Les Structures du Latium médiéval : le Latium méridional et la Sabine du IX^e siècle à la fin du XI^e siècle*, Rome-Paris, 1973, t. 1, p. 332.

26. *Ibid.*, chap. 3, dont p. 199-227 et 273-300.

27. G. FABRE et al. éd., *Morphogenèse du village médiéval. IX^e-XI^e siècles*, Montpellier, 1996.

28. P. TOUBERT, «L'incastellamento aujourd'hui : quelques réflexions en marge de deux colloques», dans M. BARCELÒ, P. TOUBERT éd., *L'Incastellamento*, Actes des rencontres de Gérone (1992) et de Rome (1994), Rome, 1998, p. XI-XVIII.

29. Comme en Vendée : S. ROBERT, «Sources...», p. 155.

30. M. WATTEAUX, «La colonisation agraire médiévale en Alentejo (Portugal)», *Études rurales*, 188 (2011), p. 39-72.

31. C. HIGOUNET, *Les Allemands en Europe centrale et orientale au Moyen Âge*, Paris, 1989.

32. R. GONZÁLEZ VILLAESCUSA, T. JACQUEMIN, «Gallia Belgica : un objet sans revendication nationale», *Études rurales*, 188 (2011), p. 93-112.

et a déjà donné lieu à de belles et multiples études³³ ; on imagine aisément le profit qu'elle pourrait tirer d'une cartographie et d'une analyse de type archéogéographique.

Toujours dans les communes italiennes, un dossier sur les relations entre espace urbain et fonctionnement des groupes domestiques semble également prometteur. Un colloque sur les structures matérielles et l'organisation de l'espace urbain³⁴ a ainsi rappelé comment les multiples intersections de la famille et du voisinage, dans la trame urbaine, se concrétisent par l'émergence d'unités socio-topographiques dites lignagères (tels les *alberghi* à Gênes), qui formaient des enclaves à l'intérieur desquelles s'organisent la vie et la solidarité du groupe familial étendu. Les études historiques sensibles à la configuration spatiale de ces pratiques sociales existent donc. Mais elles peinent à mettre en cartes les faits spatiaux évoqués³⁵, car ces cartes sont conçues de manière synchronique : elles ne passent le cap, ni de la longue durée, ni de l'analyse dépassant le détail de quelques unités. Quand on lit ces travaux, on ne peut s'empêcher de se demander : où sont les cartes et les plans parcellaires à l'échelle de la ville (ou du moins de quartiers) ? Le tissu urbain des XIX^e-XX^e siècles ne porterait-il pas la marque de ce fonctionnement social, durablement structuré par ces larges unités familiales, qui se recomposent sans cesse dans le détail ? Dans quelle mesure la plasticité de cet « urbanisme du privé », comme l'appelle Elisabeth Crouzet-Pavan, s'est-elle formalisée dans le plan urbain ? Autant de questions qui pourraient être traitées à partir d'une lecture archéogéographique des plans parcellaires contemporains.

Enfin, un autre dossier repris par les archéogéographes concerne la cartographie du pouvoir seigneurial. Tous les historiens reconnaissent qu'il est très difficile de cartographier les espaces dominés par les seigneurs au Moyen Âge, du fait de leur éclatement en de multiples points et de leur enchevêtrement³⁶. Sans être les premiers, les récents essais de Marie-Pierre Buscail ont le mérite d'intégrer les apports conceptuels de la géographie

des métriques, articulant réseau et territoire comme des formes spatiales différentes³⁷. Même si ces productions cartographiques doivent être améliorées, notamment en termes de symbologie graphique, un dialogue avec des historiens médiévistes spécialistes du pouvoir royal de la fin du Moyen Âge produirait certainement des résultats passionnants.

Une exigence épistémologique partagée avec d'autres chercheurs en sciences sociales

En acceptant le décalage chronologique, souvent pluriséculaire, entre les documents planimétriques et les sociétés anciennes productrices de formes visibles sur ces plans, l'archéogéographie oblige ainsi à assumer que les objets étudiés ne sont pas une production purement transparente d'un fonctionnement social ancien et qu'il est pauvre (et parfois impossible) de se limiter à remonter *ex abrupto* de la forme spatiale à la société ancienne.

On peut dire exactement la même chose à propos de l'histoire et de l'archéologie en général, qui connaissent actuellement un tournant documentaire. Une conception classique fait comme si on pouvait remonter des textes ou des vestiges matériels aux sociétés médiévales. Or, divers chercheurs en archéologie et en histoire, qui travaillent pourtant sur des objets très différents, attirent notre attention sur le fait que c'est plus compliqué que cela. Il me paraît intéressant de relever des similitudes entre, d'une part, l'archéogéographie et, d'autre part, le tournant documentaire, qui sera ici observé à partir des propositions de Joseph Morsel et Ludolf Kuchenbuch³⁸. Car, à partir de questions différentes, ils aboutissent au même constat : on gagne en intelligibilité à intégrer dans l'analyse historique la transmission jusqu'à aujourd'hui des documents anciens, et à ne pas se contenter de les rapporter directement aux sociétés anciennes. Les logiques de transmission, d'archivage et de conservation des documents sont aussi intéressantes à prendre en compte que celles liées à leur production. Ainsi, le passé continue à exister et à se transformer ; les « sources », qu'elles soient écrites, archéologiques ou planimétriques, ne se trouvent pas, elles deviennent. L'histoire comme l'archéologie gagneraient à ne pas se cantonner à travailler sur le « passé » comme objet fini, découpé et totalement extérieur à nous, mais aussi à intégrer comment nous sont transmis, jusqu'à aujourd'hui, les documents du passé.

33. Par exemple F. MENANT, *Campagnes lombardes du Moyen Âge : l'économie et la société rurale dans la région de Bergame, de Crémone et de Brescia du X^e au XIII^e siècle*, 2 vol., Paris, 1988.

34. Dans *D'une ville à l'autre : structures matérielles et organisation de l'espace dans les villes européennes (XIII^e-XVI^e siècles)*, Rome, 1989, voir les articles d'H. Broise et d'É. Crouzet-Pavan. Pour Rome, voir É. HUBERT, *Espace urbain et habitat à Rome du X^e siècle à la fin du XIII^e siècle*, Rome, 1990.

35. Même si, pour Gênes, un bel atlas historique a déjà été publié : E. POLEGGI, L. GROSSI BIANCHI, *Una città portuale del Medioevo, Genova nei secoli X-XVI*, Gênes, 1980.

36. Je n'en citerai que deux : A. GUERREAU, « Quelques caractères spécifiques de l'espace féodal européen », dans N. BULST *et al.*, *L'État ou le roi. Les fondations de la modernité monarchique en France (XIV^e-XVII^e siècles)*, Actes de la table ronde du 25 mai 1991, Paris, 1996 p. 85-101 ; P. BOUCHERON, « Représenter l'espace féodal : un défi à relever », *Espaces Temps : les cahiers*, 68-69-70 (1998), p. 59-66.

37. M.-P. BUSCAIL, « Le domaine royal : entre territoires et réseaux », *Études rurales*, 188 (2011), p. 73-92.

38. La comparaison aurait aussi pu être faite avec les travaux archéologiques de P. Boissinot, P. Ouzoulis et L. Olivier, ou encore avec les propositions historiennes de P. Chastang et É. Anheim : ce n'est que pour des raisons de place qu'on se limitera à celles de J. Morsel et de L. Kuchenbuch.

Outre une approche constructiviste, Gérard Chouquer, d'une part, et Joseph Morsel et Ludolf Kuchenbuch, d'autre part, ont ainsi en commun une certaine vigilance face aux procédures de naturalisation des objets scientifiques, une approche qui privilégie la résilience des objets au détriment de la quête de leurs origines et de leur permanence, et enfin une interrogation (osons un gros mot : d'ordre philosophique) cherchant à rendre compte du changement continu dans le temps.

Tout d'abord, ces auteurs n'hésitent pas à construire des concepts pour désigner leurs objets. Comme un même mot peut exister au Moyen Âge et aujourd'hui tout en renvoyant à des contextes sociaux différents, les historiens peuvent négliger les différentes nuances de sens et faire comme si « nobilis, territorium, ecclesia, monasterium, vinea, campus » pouvaient se traduire sans autre forme de procès par « noble, territoire, église, monastère, vigne, champ ». À la suite des propositions d'Alain Guerreau, Joseph Morsel³⁹ choisit de lever l'ambiguïté en construisant des concepts de manière à éviter, et les mots indigènes (de l'époque médiévale) et les mots actuels (chargés de significations sociales différentes depuis le « Grand partage » de la Modernité). C'est dire qu'il existe une troisième voie entre le culturalisme (qui examine le Moyen Âge comme une culture exotique en utilisant les mots indigènes de cette culture) et l'historicisme (qui intègre le Moyen Âge dans une conception évolutionniste jusqu'à la Modernité en utilisant donc les mots modernes)⁴⁰. La critique habituelle souligne l'aspect incompréhensible du discours ainsi produit : au lieu d'éclairer la lanterne du lecteur, ces néologismes font écran et il est nécessaire de se constituer un dictionnaire permettant de traduire leur propos. Il est certain que, globalement, ces lectures sont ardues et nécessitent une certaine volonté, du temps aussi. Alors oui, ça gratte, et en plus là où ça fait mal. Mais si l'on dépasse la première sensation (désagréable) de remise en cause, ces réflexions me semblent utiles à tout historien, car il ne s'agit pas ici d'écrans de fumée, ni d'effets littéraires, mais bien d'une exigence de rigueur scientifique. Il faut avoir l'honnêteté de ne pas réduire un discours qu'on ne comprend pas à un verbiage inintéressant ou inutile. À chacun de choisir comment utiliser son temps : débattre de l'éternelle imperfection des mots actuels, qui trahissent toujours la réalité que l'on veut capter, ou comprendre de nouveaux mots qui permettent d'identifier la spécificité de

ces réalités ? Si le second choix est exigeant et difficile, le premier me paraît assez vain.

Ensuite, on retrouve chez ces auteurs la même vigilance quant aux procédures de naturalisation des objets scientifiques, c'est-à-dire des procédures qui rendent les objets naturels, évidents, sans qu'on s'en rende compte, qui créent comme des trous noirs de la pensée historique, telle celle de « sources ». Les uns et les autres ont montré, de manière synchrone, et pourtant sans se connaître à ce moment-là, que « les “sources”, ça n'existe pas »⁴¹ : la comparaison de leurs textes montre de façon éclairante qu'ils aboutissent à la même proposition de remplacer le terme « source » par « document », pour éviter l'effet trompeur de transparence véhiculé par « sources ». On retrouve la même préoccupation chez l'anthropologue Michel Naepels, qui met pareillement des guillemets au mot « sources »⁴². Dans le même ordre d'idées, Gérard Chouquer parle de rétroprojection à propos de la centuriation et de l'arpentage romain, quand J. Morsel systématise l'usage du mot de « rétrojection » à propos du lignage. Dans les deux cas, il est montré comment l'évolution postérieure de ces pratiques, romaine ou médiévale, participe à en modifier l'approche qu'en ont les historiens. À chaque fois, une documentation initiale (les écrits des arpenteurs du temps de la colonisation romaine entre IV^e et I^{er} siècles avant J.-C. ; des actes des XIII^e-XIV^e siècles concernant des biens seigneuriaux) ne nous a été transmise que par le biais de réécritures postérieures (les écrits des arpenteurs de l'époque flavienne ; les fonds lignagers de chaque *Geschlecht*), qui agencent différemment les documents originaux et leur donnent un sens nouveau, que les historiens réappliquent ensuite sur la période initiale de production. La structure même de leurs schémas, par paliers successifs, montre la similitude des raisonnements.

Troisième point commun : une approche centrée sur la résilience des objets jusqu'à aujourd'hui, au détriment de la quête de leurs origines et de leur permanence. La notion de résilience, utilisée par l'archéogéographie, n'est pas revendiquée en tant que telle par Ludolf Kuchenbuch et Joseph Morsel, mais il me semble qu'elle correspond bien à leur approche. Tous partagent l'idée de l'impossibilité, voire du non-intérêt, d'une quête des

39. J. MORSEL, « De l'usage des concepts », dans *Ménestrel*, « De l'usage de », 2011, <http://www.menestrel.fr/spip.php?rubrique1551&lang=fr>.

40. D. IOGNA-PRAT, « Introduction générale : la question de l'individu à l'épreuve du Moyen Âge », dans B. BEDOS-REZAK, D. IOGNA-PRAT éd., *L'Individu au Moyen Âge : individuation et individualisation avant la modernité*, Paris, 2005, p. 7-29. Cette alternative était déjà présente au milieu du XIX^e siècle dans la querelle du premier historicisme entre L. von Ranke et J. G. Droysen.

41. L. KUCHENBUCH, « Sind mediävistische Quellen mittelalterliche Texte ? Zur Verzeitlichung fachlicher Selbstverständlichkeiten », dans H. W. GOETZ éd., *Die Aktualität des Mittelalters*, Bochum, 2000, p. 317-354 ; J. MORSEL, « Les sources sont-elles le “pain de l'historien” ? », *Hypothèses. Travaux de l'école doctorale d'histoire de l'université Paris-I Panthéon-Sorbonne*, 2003, p. 273-286 ; Id., « En guise d'introduction... » ; Id., « De l'usage des sources en histoire médiévale », *Ménestrel*, « De l'usage de », 2009, <http://www.menestrel.fr/spip.php?rubrique1551&lang=fr> ; G. CHOUQUER, *Quels scénarios pour l'histoire du paysage ?*, chap. 11, p. 217-226.

42. M. NAEPELS, *Ethnographie, pragmatique, histoire. Un parcours de recherche à Houailou (Nouvelle-Calédonie)*, Paris, 2011, p. 52-54.

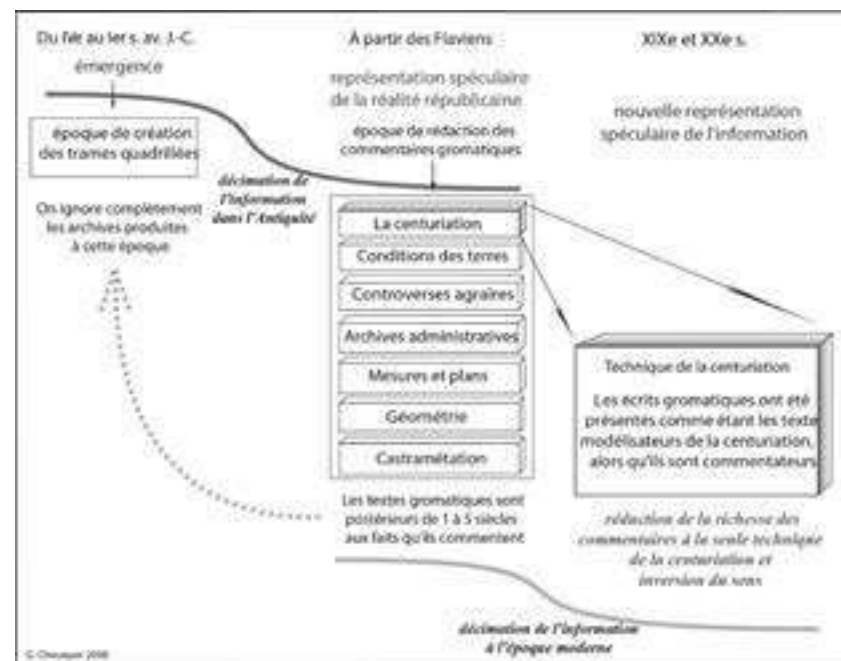


Fig. 1. Décimation successive de l'information concernant l'arpentage romain (G. CHOUQUER, « Les transformations récentes de la centuriation. Une autre lecture de l'arpentage romain », *Annales. Histoire, Sciences sociales*, 4 [2008], p. 855).

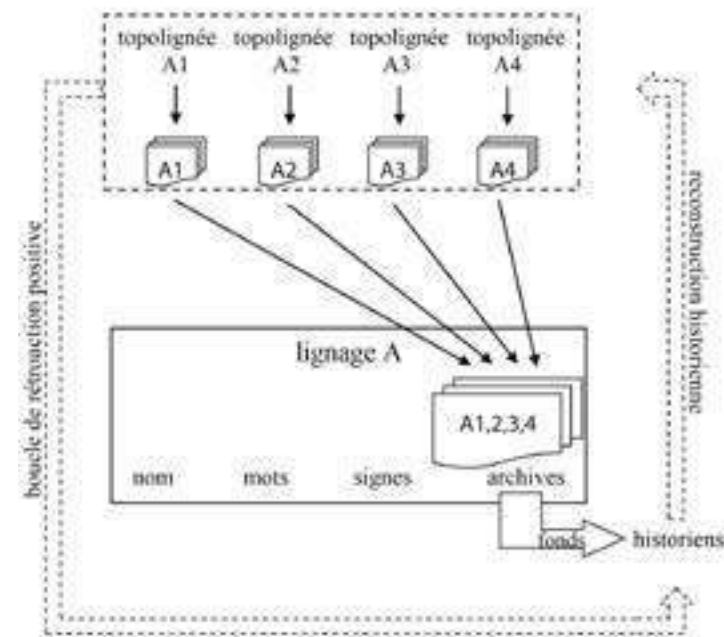


Fig. 2. La construction archivistique, puis historique, du *Geschlecht* (J. MORSEL, « En guise d'introduction : les chartiers entre "retour aux sources" et déconstruction des objets historiques », dans P. CONTAMINE et L. VISSIERE éd., *Défendre ses droits, construire sa mémoire. Les chartiers seigneuriaux (XIII^e-XXI^e siècle)*, Actes du colloque international de Thouars [8-10 juin 2006], Paris, 2010, p. 24).

origines, que ce soit celle d'une forme agraire (l'openfield et le bocage), une forme écrite (le texte) ou une forme sociale (la noblesse). Car une telle quête des origines (dénoncée il y a longtemps déjà, mais pour d'autres raisons) suppose une permanence de ces formes, comme si l'openfield était une forme d'exploitation agraire qui existe continûment depuis le Moyen Âge jusqu'à l'époque moderne, ou comme si le groupe aristocratique dominait la société de la même manière tout au long du Moyen Âge. Joseph Morsel entend ainsi travailler sur la « domination sociale à long terme d'un groupe restreint d'individus, au prix d'adaptations liées à l'évolution sociale générale, sans que ces adaptations (ni d'ailleurs le renouvellement généalogique) aient jamais remis en cause le mythe de la continuité du groupe⁴³ ». On retrouve là la notion de transmission de Gérard Chouquer : c'est parce qu'il y a de multiples changements, « adaptations » au cours du temps, que globalement la forme sociale paraît pérenne. En réalité, il n'y a pas au sens strict de

43. J. MORSEL, *L'Aristocratie médiévale. La domination sociale en Occident (V^e-XV^e siècle)*, Paris, 2004, p. 6.

continuité, de permanence, de pérennité, de maintien, d'inertie des formes : ces notions surestiment la continuité des objets et empêchent d'envisager le réemploi d'une forme dans des contextes différents. Mieux vaut donc parler de résilience ou de « rejeu », réactivation ou réactualisation permanente des formes. Car ces termes permettent d'envisager qu'à chaque étape un nouveau sens social est produit, qui n'est pas exactement le même que précédemment : et c'est justement parce que le sens social diffère à chaque fois que la forme de l'objet se maintient et qu'il est donc transmis jusqu'à nous. L'analyse des neuf transmissions (entre 893 et 1998) du censier de Prüm par Ludolf Kuchenbuch nous semble correspondre précisément à cette conception⁴⁴ : chacune de ces opérations est recontextualisée et

44. L. KUCHENBUCH, « Sources ou documents ? Contribution à l'évidence d'une histoire méthodologique », *Hypothèses. Travaux de l'école doctorale d'histoire de l'université Paris-I Panthéon-Sorbonne*, 2003, p. 287-315. B. Rosenwein n'a pas fait autre chose à propos des multiples significations de l'immunité, depuis l'époque mérovingienne jusqu'à la constitution américaine : B. ROSENWEIN, *Negotiating Space. Power, Restraint and Privileges of Immunity in Early Medieval Europe*, Ithaca (N. Y.), 1999.

se caractérise par des finalités propres, toujours différentes, qui, toutes, apportent un nouveau sens social au document, tout en participant à sa transmission. Il me semble que les archéogéographes raisonnent de la même manière lorsqu'ils présentent les planifications médiévales ou modernes comme des réactivations de la centuriation romaine. Dans tous ces cas, le continuum de la transmission documentaire jusqu'à aujourd'hui intègre le présent dans l'étude historique. Tous ces travaux partagent un vrai intérêt, non seulement pour la longue durée, mais au-delà jusqu'à l'époque actuelle : d'une manière ou d'une autre, ils invitent à ne pas isoler la période étudiée comme un objet séparé de nous, mais relié à nous par ce qui s'est passé depuis.

Enfin, il me semble que, plus fondamentalement, le point commun entre ces différents travaux consiste à s'interroger sur ce qu'un autre (François Jullien) appelle la « transformation silencieuse⁴⁵ ». L'enjeu est le suivant : comment rendre compte du changement continu dans le temps ? Comment les choses changent imperceptiblement et pourtant irrémédiablement ? Aucune société n'est stable : seul l'historien stabilise une société passée par la création d'un récit historique ne retenant que telle ou telle question. De ce point de vue, l'intérêt de la médiévistique réside à mon sens dans le fait que la société médiévale est à la fois différente de la nôtre depuis le « Grand partage » du ^{xviii}^e siècle, mais qu'elle en est en même temps la matrice. Un enjeu fort consiste à essayer de tenir en même temps ces deux extrémités de la corde. Les historiens ont d'abord privilégié une conception temporelle globalement marxienne, avec une transformation des sociétés scandées par des ruptures fortes, des seuils marquant des mutations, qui correspondent à des états stabilisés par le regard rétrospectif du chercheur. Puis, le mur de Berlin étant tombé aussi chez les historiens, ils ont (globalement) fait le deuil de ces sauts plus ou moins révolutionnaires et ont troqué la révolution pour l'évolution, lente et graduelle. Si cette préoccupation figure à l'état de questionnement chez J. Morsel⁴⁶, l'archéogéographie interroge plus précisément le rapport au temps : sont proposées plusieurs modalités spatio-temporelles du changement qui interrogent les différents rapports avec le temps de façon non linéaire (uchronie, hystéréchronie, prochronie, taphochronie, pour dire le potentiel, le décalage, la résonance, la rupture des formes). Il pourrait être intéressant d'envisager ces discontinuités du rapport au temps sur des objets autres que des formes planimétriques. Pour ma part, j'abandonne volontiers la posture explicative et me limite à la description d'actions en situation,

45. F. JULLIEN, *Les Transformations silencieuses. Chantiers, I*, Paris, 2010, p. 139-150 : « transformation silencieuse, maturation discrète, propension, capacité d'auto-déploiement des processus » me paraissent des notions proches de l'auto-organisation et de la transformation archéogéographique.

46. J. MORSEL, *L'Aristocratie...*, p. 10.

donc pas dans un sens neutre prétendument objectif, mais comme un vrai choix, à la manière de l'anthropologue Michel Naepels⁴⁷, pour adopter une écriture que d'autres qualifient de génétique ou processuelle.

Arrêtons-là cette évocation qui nous emmènerait trop loin. Le propos visait simplement à montrer l'intérêt épistémologique à fréquenter l'archéogéographie et la proximité avec certains médiévistes ou autres chercheurs en sciences sociales.

Pour finir, j'espère avoir suscité de l'appétence pour les propositions thématiques et épistémologiques de l'archéogéographie, même si je ne ressens pas le besoin de me définir comme telle. Qu'on appelle ce travail « archéogéographie » ou « morphohistoire », ou autrement, peu importe : ce qui me semble important est de pratiquer effectivement ce type de recherche et, au-delà de la thématique proprement spatiale, d'être conscient de la non-transparence des documents sur lesquels nous travaillons. L'archéogéographie n'est donc pas un but en soi, mais une réflexion utile à l'historien, qui l'aide à se prémunir des évidences et des impensés.

La comparaison ici esquissée avec des historiens médiévistes aurait pu être développée plus largement, en montrant plus précisément les convergences avec d'autres travaux en sciences sociales (Philippe Boissinot, Pierre Ouzoulias, Laurent Olivier pour l'archéologie, Étienne Anheim et Pierre Chastang pour l'histoire, Michel Naepels pour l'anthropologie, François Jullien pour la philosophie). Cette congruence signifie bien quelque chose et il me paraît dommageable que les historiens restent insensibles à cette circulation fluide de la préoccupation épistémologique. Les historiens seraient-ils tentés par « l'isolement aristocratique⁴⁸ » dont commencent à se défaire certains juristes ?

Hélène NOIZET – Université Panthéon Sorbonne, Département d'histoire, UMR 8589 LAMOP

47. M. NAEPELS, *Ethnographie...*, p. 15-27 et 33-46 : il s'inspire beaucoup des travaux épistémologiques de Paul Veyne, Michel Foucault et Jean Bazin.

48. L'expression est de L. MAGANZANI, « Romanistica... ».